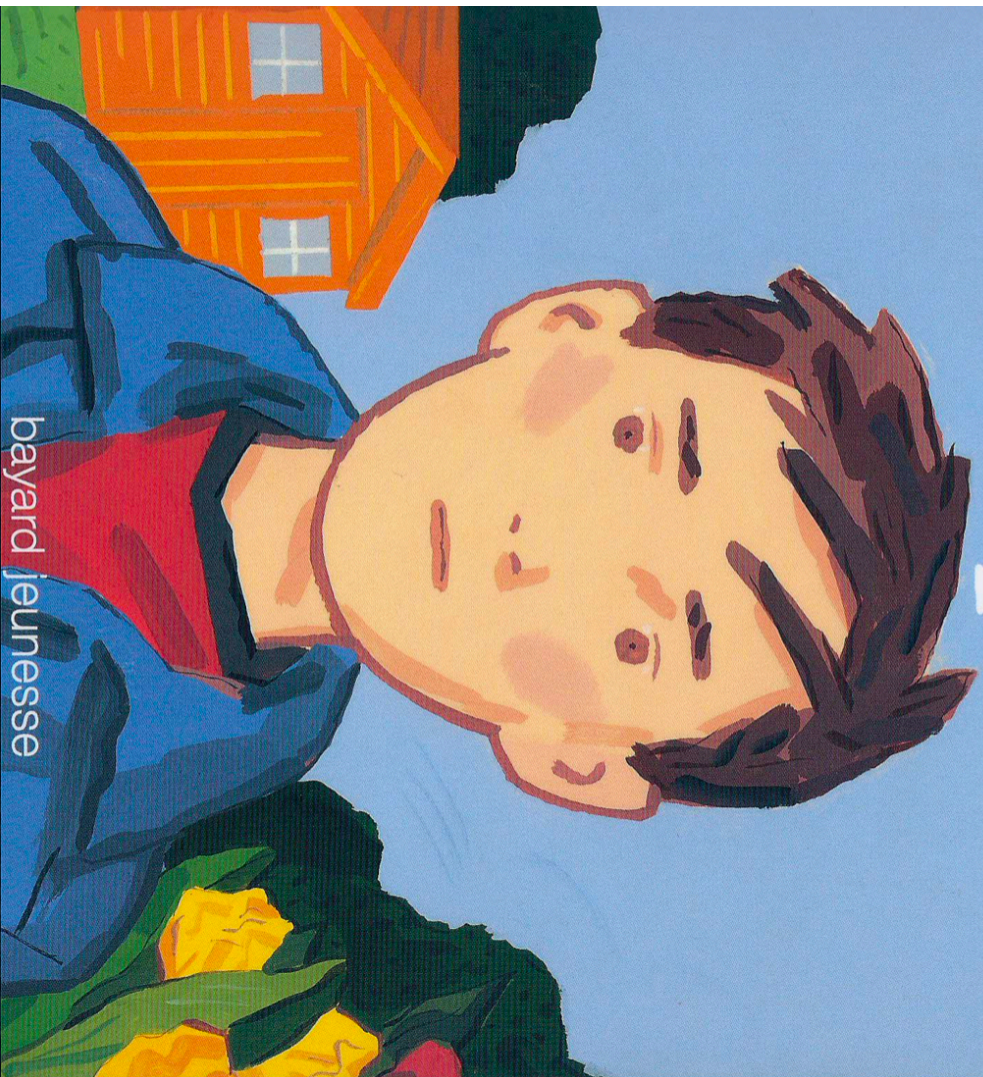


Anna Gavalda

35 kilos. d'espoir.



bayard jeunesse

Anna Gavalda

35 kilos d'espoir



bayard jeunesse

À mon Bon-Papa
et à Marie Tondelier

Illustration de couverture : Frédéric Rébéna

©Je Bouquine, 2001 (dans une version plus courte)

© Bayard Éditions Jeunesse, 2002

© Bayard Éditions, 2009

18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 978-2-7470-0660-6

Dépôt légal : octobre 2002

Dix-neuvième édition

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Reproduction, même partielle, interdite

Je hais l'école.

Je la hais plus que tout au monde.

Et même plus que ça encore...

Elle me pourrit la vie.

Jusqu'à l'âge de trois ans, je peux dire que j'ai été heureux. Je ne m'en souviens plus vraiment, mais, à mon avis, ça allait. Je jouais, je regardais ma cassette de *Petit Ours Brun* dix

fois de suite, je dessinais et j'inventais des milliers d'aventures à Grodoudou, mon chien en peluche que j'adorais. Ma mère m'a raconté que je restais des heures entières dans ma chambre à jacasser et à parler tout seul. J'en conclus donc que j'étais heureux.

À cette époque de ma vie, j'aimais tout le monde, et je croyais que tout le monde s'aimait. Et puis, quand j'ai eu trois ans et cinq mois, patatras ! l'école.

Il paraît que, le matin, j'y suis allé très content. Mes parents avaient dû me bassiner avec ça pendant toutes les vacances : « Tu as de la chance mon chéri, tu vas aller à la grande école... » « Regarde ce beau cartable tout neuf ! C'est pour aller dans ta belle école ! » Et gnagnagna... Il paraît que je n'ai pas pleuré.

(Je suis curieux, je pense que j'avais envie de voir ce qu'ils avaient comme jouets et comme Légo...) Il paraît que je suis revenu enchanté à l'heure du déjeuner, que j'ai bien mangé et que je suis retourné dans ma chambre raconter ma merveilleuse matinée à Grodoudou.

Eh bien, si j'avais su, je les aurais savou-rées, ces dernières minutes de bonheur, parce que c'est tout de suite après que ma vie a déraillé.

- On y retourne, a dit ma mère.
- Où ça ?
- Eh bien... À l'école !
- Non.
- Non quoi ?
- Je n'irai plus.
- Ah bon... Et pourquoi ?

— Parce que ça y est, j'ai vu comment c'était, et ça ne m'intéresse pas. J'ai plein de trucs à faire dans ma chambre. J'ai dit à Grodoudou que j'allais lui construire une machine spéciale pour l'aider à retrouver tous les os qu'il a enterrés sous mon lit, alors je n'ai plus le temps d'y aller.

Ma mère s'est agenouillée, et j'ai secoué la tête.

Elle a insisté, et je me suis mis à pleurer.

Elle m'a soulevé, et je me suis mis à hurler.

Et elle m'a donné une claque.

C'était la première de ma vie.

Voilà.

C'était ça, l'école.

C'était le début du cauchemar.

Cette histoire, j'ai entendu mes parents la raconter un milliard de fois. À leurs amis, aux maîtresses, aux profs, aux psychologues, aux orthophonistes et à la conseillère d'orientation. Et à chaque fois que je l'entends, ça me rappelle que je ne le lui ai jamais construit, son détecteur d'os, à Grodoudou.

Maintenant j'ai treize ans et je suis en sixième.

Oui, je sais, il y a quelque chose qui ne va pas.

Je vous explique tout de suite, ce n'est pas la peine de compter sur vos doigts. J'ai redoublé deux fois : le CE2 et la sixième.

L'école, c'est toujours le drame à la maison, vous pouvez imaginer... Ma mère pleure et mon père m'engueule, ou alors c'est le contraire, c'est ma mère qui m'engueule et

mon père qui ne dit rien. Moi, ça me rend malheureux de les voir comme ça, mais qu'est-ce que je peux faire ? Qu'est-ce que je peux leur dire dans ces cas-là ? Rien. Je ne peux rien dire parce que si j'ouvre la bouche, c'est pire que tout. Eux, ils ne trouvent qu'une chose à répéter comme des perroquets :

« Travaille ! »

« Travaille ! » « Travaille ! » « Travaille ! »

« Travaille ! »

D'accord, j'ai compris. Je ne suis pas complètement crétin, quand même. Je voudrais bien travailler ; mais l'ennui, c'est que je n'y arrive pas. Tout ce qui se passe à l'école, c'est comme si c'était du chinois pour moi. Ça rentre par une oreille et ressort par l'autre. On m'a emmené voir des milliards de docteurs,

pour les yeux, pour les oreilles, et même pour le cerveau. Et la conclusion de tout ce temps perdu, c'est que j'ai un problème de concentration. Tu parles ! Moi je sais très bien ce que j'ai, il suffit de me le demander. Je n'ai pas de problème. Je n'en ai aucun. C'est juste que ça ne m'intéresse pas.

Ça ne m'intéresse pas. Point à la ligne.

J'ai été heureux une seule année à l'école, c'était en grande section de maternelle avec une maîtresse qui s'appelait Marie. Elle, je ne l'oublierai jamais.

Quand j'y repense, je me dis que Marie est devenue institutrice juste pour continuer à faire ce qu'elle aimait dans la vie, c'est-à-dire bricoler, créer et fabriquer des choses. Je l'ai tout de suite aimée. Dès le premier matin du pre-

mier jour. Elle portait des vêtements qu'elle avait cousus elle-même, des pulls qu'elle avait tricotés et des bijoux qu'elle avait inventés. Il ne se passait pas une journée sans que nous ramenions quelque chose à la maison : un hérisson en papier mâché, un chat avec une bouteille de lait, une souris dans une coquille de noix, des mobiles, des dessins, des peintures, des collages... C'était une maîtresse qui n'attendait pas le jour de la fête des Mères pour nous demander de mettre la main à la pâte. Elle disait qu'une journée réussie était une journée où l'on avait produit quelque chose. Quand j'y pense, je me dis que cette année de bonheur est aussi à l'origine de tous mes malheurs parce que c'est à ce moment-là que j'ai compris une chose très simple : rien ne m'intéressait plus au

monde que mes mains et ce qu'elles pouvaient fabriquer. Pour en finir avec Marie, je sais aussi ce que je lui dois. Je lui dois un CP à peu près convenable. Parce qu'elle avait bien compris à qui elle avait affaire. Elle savait que les larmes me montaient facilement aux yeux quand il s'agissait d'écrire mon prénom, que je ne retenais rien et que c'était l'horreur pour moi de réciter une comptine. À la fin de l'année, le dernier jour, je suis allé lui dire au revoir. Ma gorge était serrée et j'avais du mal à parler. Je lui ai tendu mon cadeau, c'était un super pot à crayons avec un tiroir pour les trombones, un autre pour les punaises, un endroit pour poser sa gomme et tout ça. J'avais passé des heures à le mettre au point et à le décorer. Je voyais bien

que ça lui faisait plaisir et qu'elle avait l'air aussi émue que moi. Elle m'a dit :

— Moi aussi j'ai un cadeau pour toi, Grégoire...

C'était un gros livre. Elle a ajouté :

— L'année prochaine, tu seras chez les grands, dans la classe de Mme Daret, et il faudra que tu t'appliques beaucoup... Tu sais pourquoi ? J'ai secoué la tête.

— Pour pouvoir lire tout ce qu'il y a là-dedans...

Une fois chez moi, j'ai demandé à ma mère de me lire le titre. Elle a mis ce gros livre sur ses genoux, et elle a dit :

— *1 000 activités pour les petites mains*. Ouh là là, que de bazar en perspective !

J'ai détesté Mme Daret. J'ai détesté le son de sa voix, ses façons et sa sale manie d'avoir tous les jours des chouchous. Mais j'ai appris à lire parce que je voulais fabriquer l'hippopotame en boîte d'œufs de la page 124.

Sur mon bulletin de fin de maternelle, Marie avait écrit :

« Ce garçon a une tête en forme de pas-soire, des doigts de fée et un cœur gros comme ça. On devrait réussir à en faire quelque chose. »

C'était la première et dernière fois de ma vie qu'un membre de l'éducation nationale ne me saquait pas.
